



# TARDI 1914



VERNEY

“La mobilisation n'est pas la guerre. Dans les circonstances présentes, elle apparaît, au contraire, comme le meilleur moyen d'assurer la paix dans l'honneur.” Raymond POINCARÉ. Président de la République. 02/08/1914.

“Je pense que ces événements sont fort heureux, il y a quarante ans que je les attends. La France se refait, et selon moi, elle ne pouvait pas se refaire autrement que par la guerre qui la purifie.” Alfred BAUDRILLART. Évêque. *Le Matin*. 16/08/1914.

## PUTAIN DE GUERRE !



C'était nous les petits soldats français sous un soleil de plomb, les pieds dans les champs de blé, la tête au champ d'honneur, la trouille au ventre et la merde au cul.

Pourtant on avait confiance. Dès la porte de Bagnolez, Berlin était déjà tombé entre nos mains. C'était l'occasion de la revanche de 70, puisque les si lourds Teutons recommençaient leurs bêtises.



Mais cette fois nous étions prêts, on allait leur faire bouffer leurs casques à pointe en cuir bouilli !

ISBN 978-2-203-01740-5



9 782203 017405

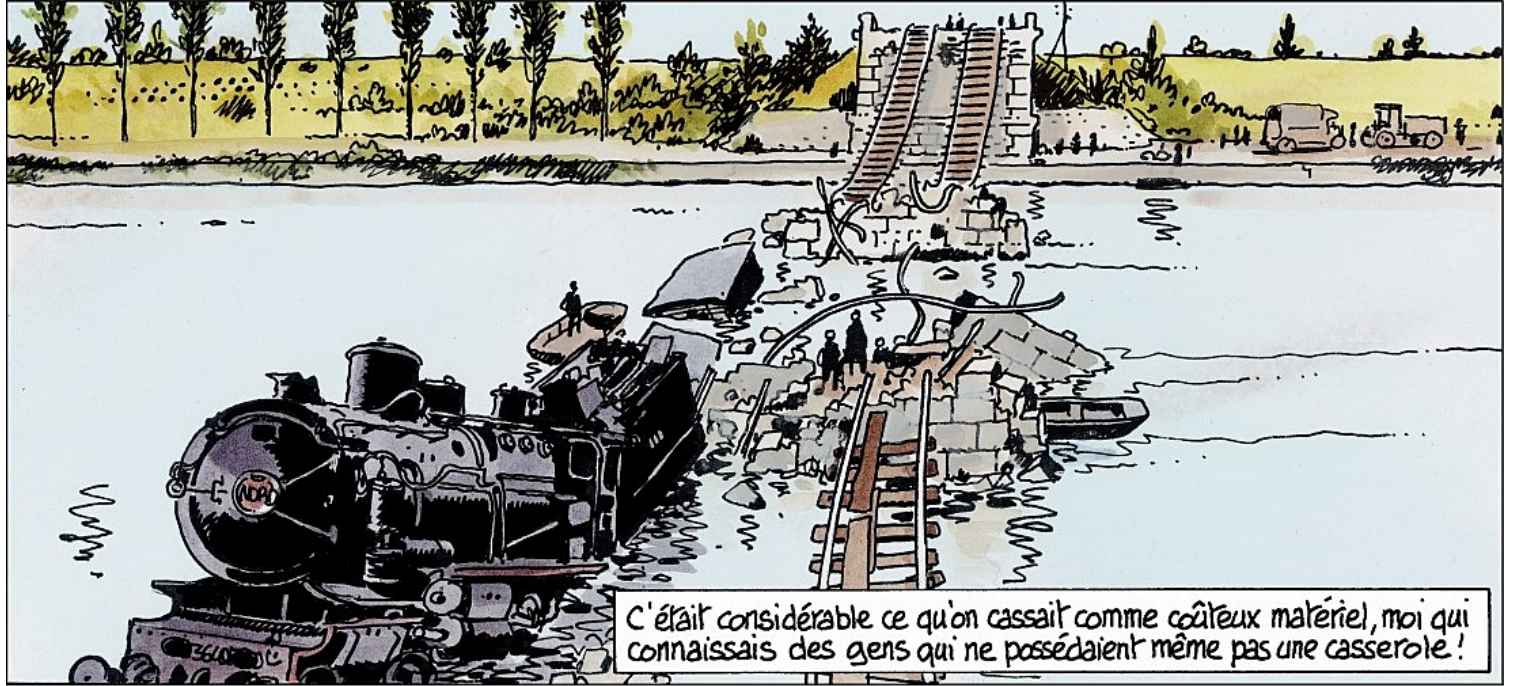
Ça plaisait beaucoup aux gosses de voir défiler les héros, musique en tête. C'était pourtant un bien mauvais exemple qu'on leur donnait, mais depuis le temps qu'on leur bourrait le mou à la communale et à l'église, ils auraient bien été capables de venir avec nous à l'étrépage, si on les avait laissés faire, les mômes.



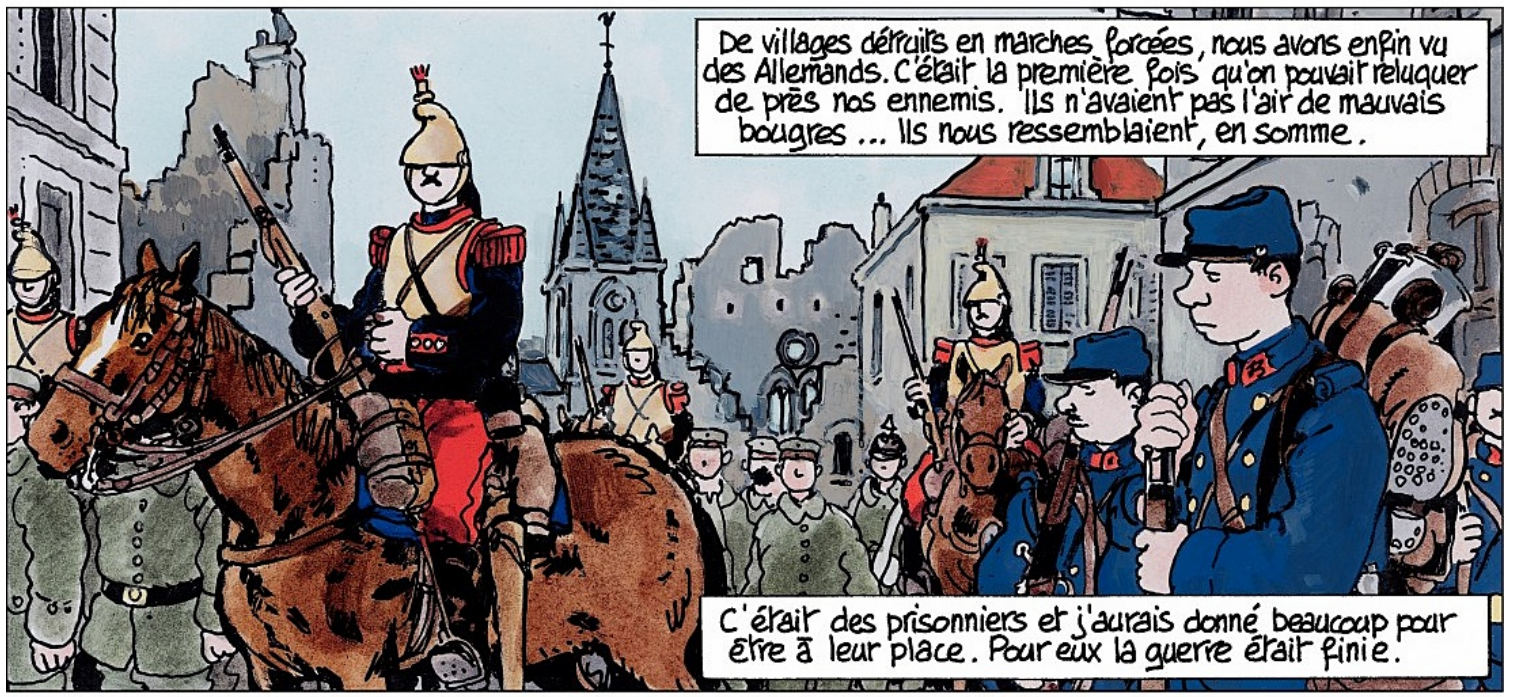
Les experts des états-majors nous l'avaient dit - Les Allemands respecteraient la neutralité de la Belgique ... Alors les Allemands ont envahi la petite, neutre et courageuse Belgique ! Les civils payaient la guerre, et je les aurais bien suivis, moi aussi.



Il fallait bien que les Pruscos logent dans leurs maisons, aux civils, qu'ils bouffent leurs confitures, occupent leurs puciers et boivent l'eau du puits. Mais nous, nous marchions exactement dans le sens inverse de ces malheureux, comme attirés par les emmerdements.



C'était considérable ce qu'on cassait comme coûteux matériel, moi qui connaissais des gens qui ne possédaient même pas une casserole !



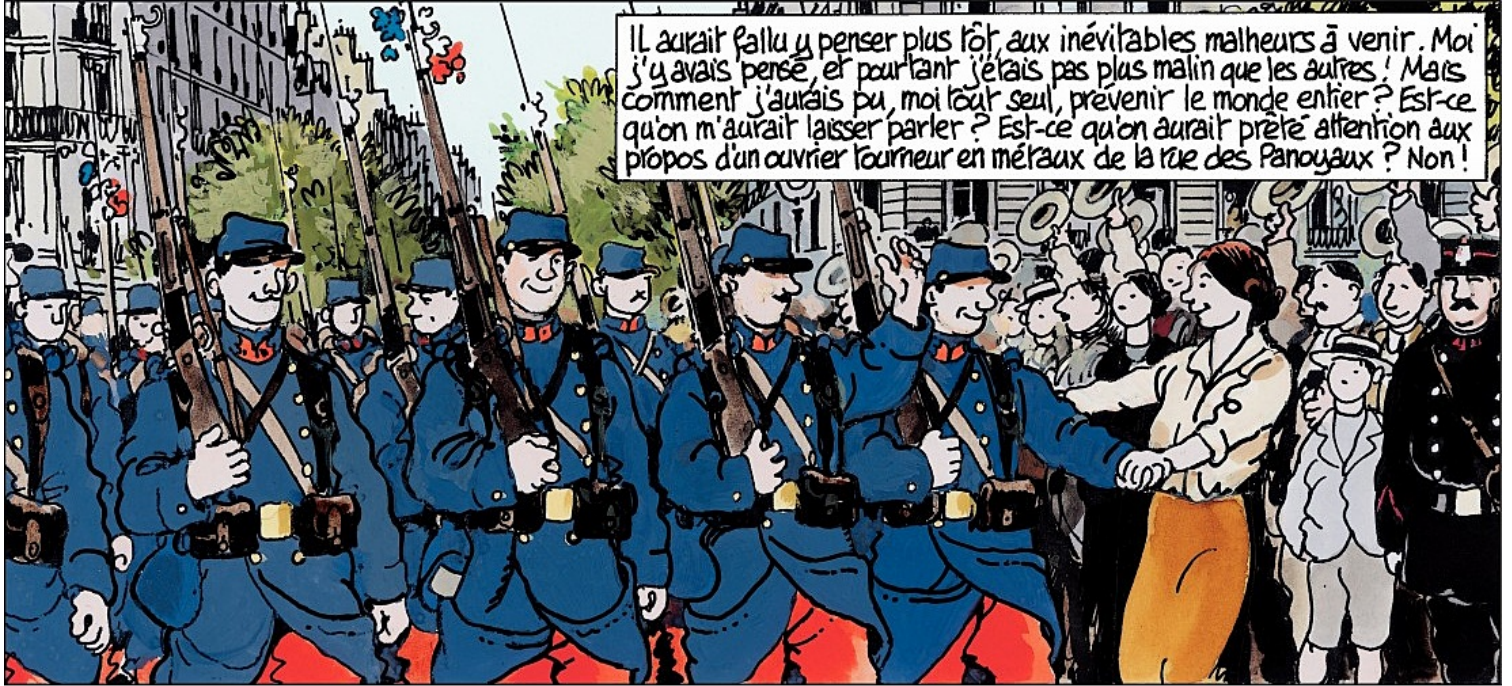
De villages détruits en marches forcées, nous avons enfin vu des Allemands. C'était la première fois qu'on pouvait reluquer de près nos ennemis. Ils n'avaient pas l'air de mauvais bougres ... Ils nous ressemblaient, en somme.

C'était des prisonniers et j'aurais donné beaucoup pour être à leur place. Pour eux la guerre était finie.



En fin de journée nous avons croisé des dragons qui observaient les avancées allemandes. Ils avaient avec eux, sur une charrette de marchande des quatre saisons, une petite saleté d'arme à répétition pour stopper les Alboches dans leur élan. Sûr qu'ils les arrêteraient, on n'en doutait pas une seconde.

Il aurait fallu y penser plus tôt, aux inévitables malheurs à venir. Moi j'y avais pensé, et pourtant j'étais pas plus malin que les autres ! Mais comment j'aurais pu, moi tout seul, prévenir le monde entier ? Est-ce qu'on m'aurait laissé parler ? Est-ce qu'on aurait prêté attention aux propos d'un ouvrier tourneur en métaux de la rue des Paroyaux ? Non !



C'était maintenant qu'il commençait vraiment le **XX<sup>ème</sup>** siècle avec ses enthousiasmes guerriers et sans imagination aucune. Mais moi, j'en avais trop, d'imagination. Je me voyais cadavre, embarqué malgré moi dans le flot des imbéciles, avec des milliers, des millions d'autres cadavres, et ça ne me faisait pas du tout rire.

Les autres pommes, encore à quai Gare de l'Est se voyaient déjà éclusant une bière bien méritée sur l'Alexanderplatz.



Seules les mères étaient conscientes de serrer dans leurs bras de futurs pupilles de la nation, et les wagons à bestiaux (8 chevaux-40 hommes) n'étaient à leurs yeux que des cercueils sur rail accrochés les uns aux autres en route vers les cimetières militaires.



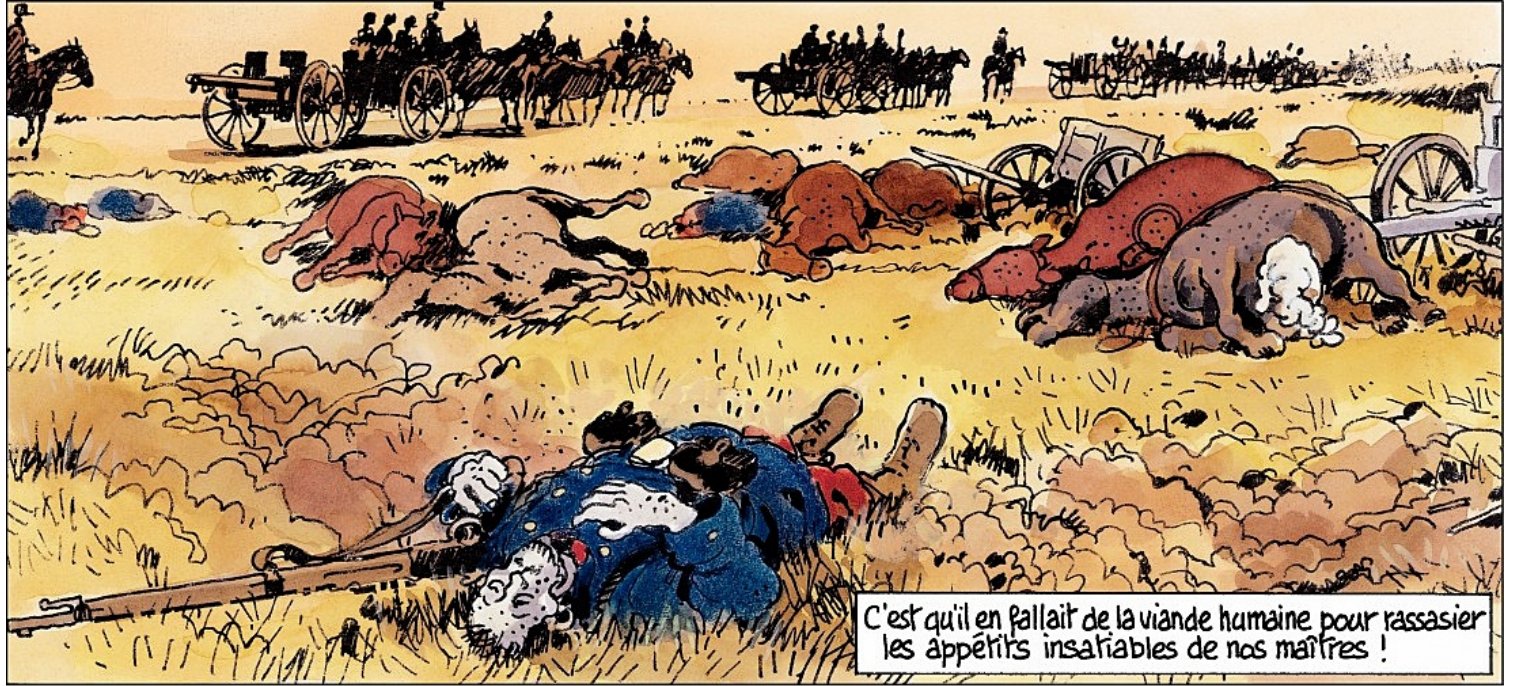
Les Allemands non plus, "élus pour civiliser le monde et missionnaires du progrès humain", comme disait leur Kaiser, ne voyaient pas plus loin que la hausse de leur fusil... Sauf quelques-uns, qu'on n'écoulait pas, bien sûr.

D'élégants valseurs viennois, fils de bonnes familles, aristocrates cultivés et poètes, franchaient déjà au sabre les seins des femmes serbes pour cause d'assassinat d'archiduc. La machine était en route : le jeu des alliances ! L'Europe allait plonger joyeusement dans l'horreur, en ces premiers jours du mois d'août.



Le gentil boulanger berlinois se voyait déjà sur les Champs-Élysées, trempant une viennoiserie dans son café-crème en reluquant les petites femmes de Paris, si fraîches et si jolies... Trop d'imagination !

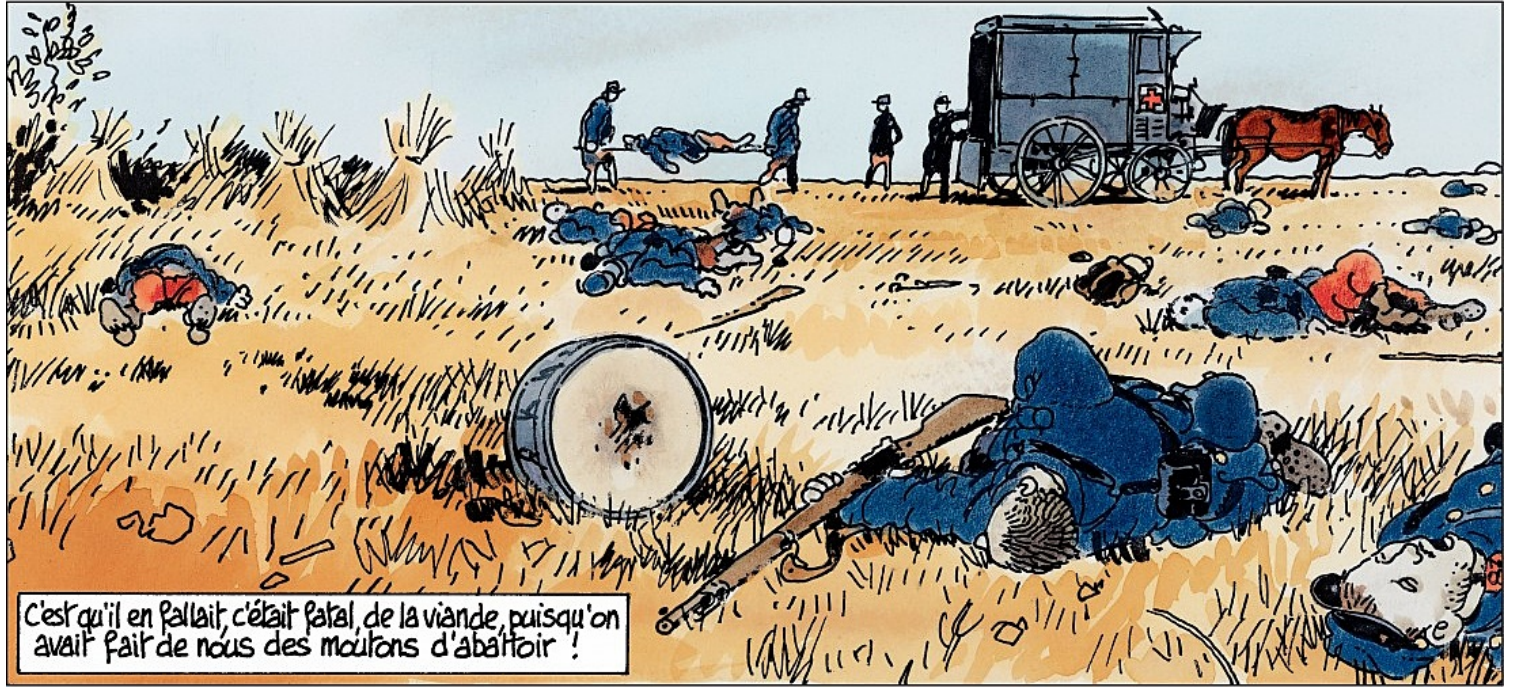




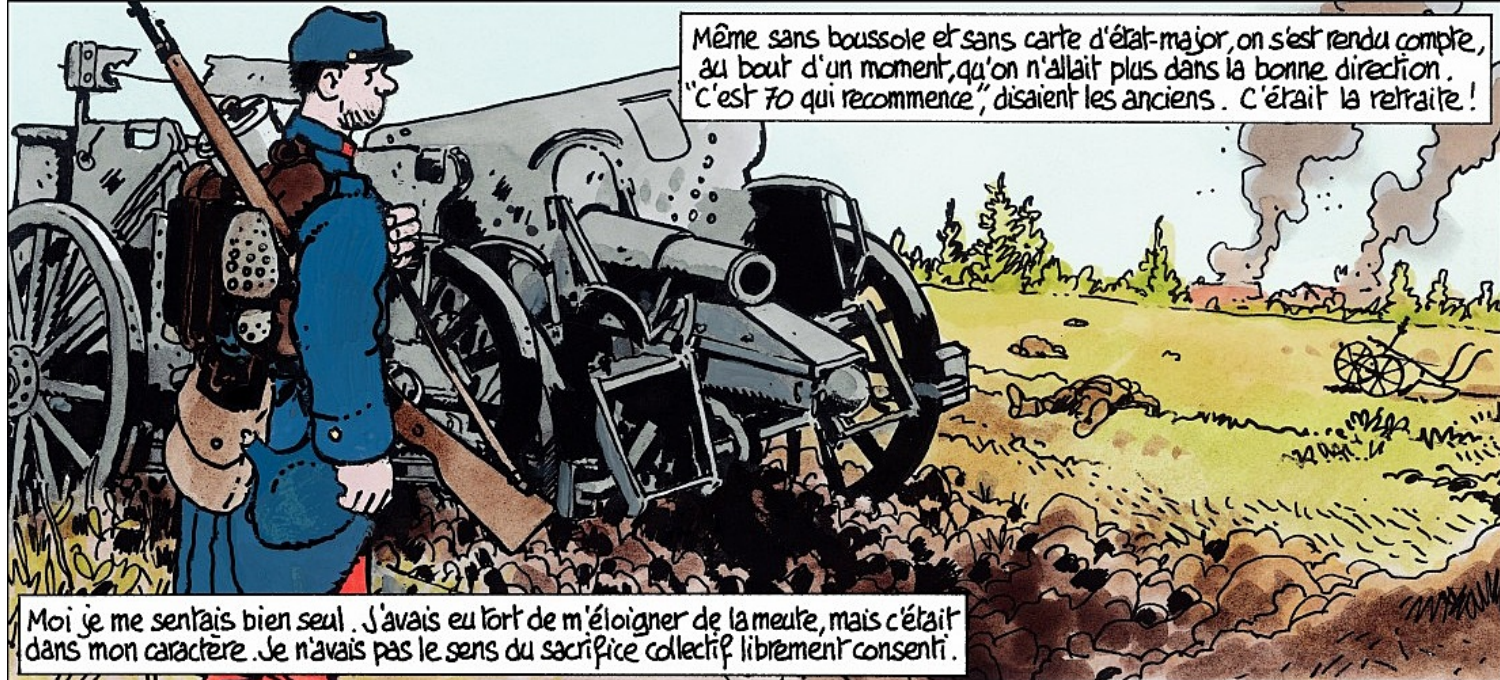
C'est qu'il en fallait de la viande humaine pour rassasier les appétits insatiables de nos maîtres !



C'est qu'il en fallait de la viande, pour nourrir les hommes qui allaient mourir, les bouaux à l'air, encore remplis de la bidoche chaude et puante des bêtes !



C'est qu'il en fallait, c'était fatal, de la viande, puisqu'on avait fait de nous des moutons d'abattoir !



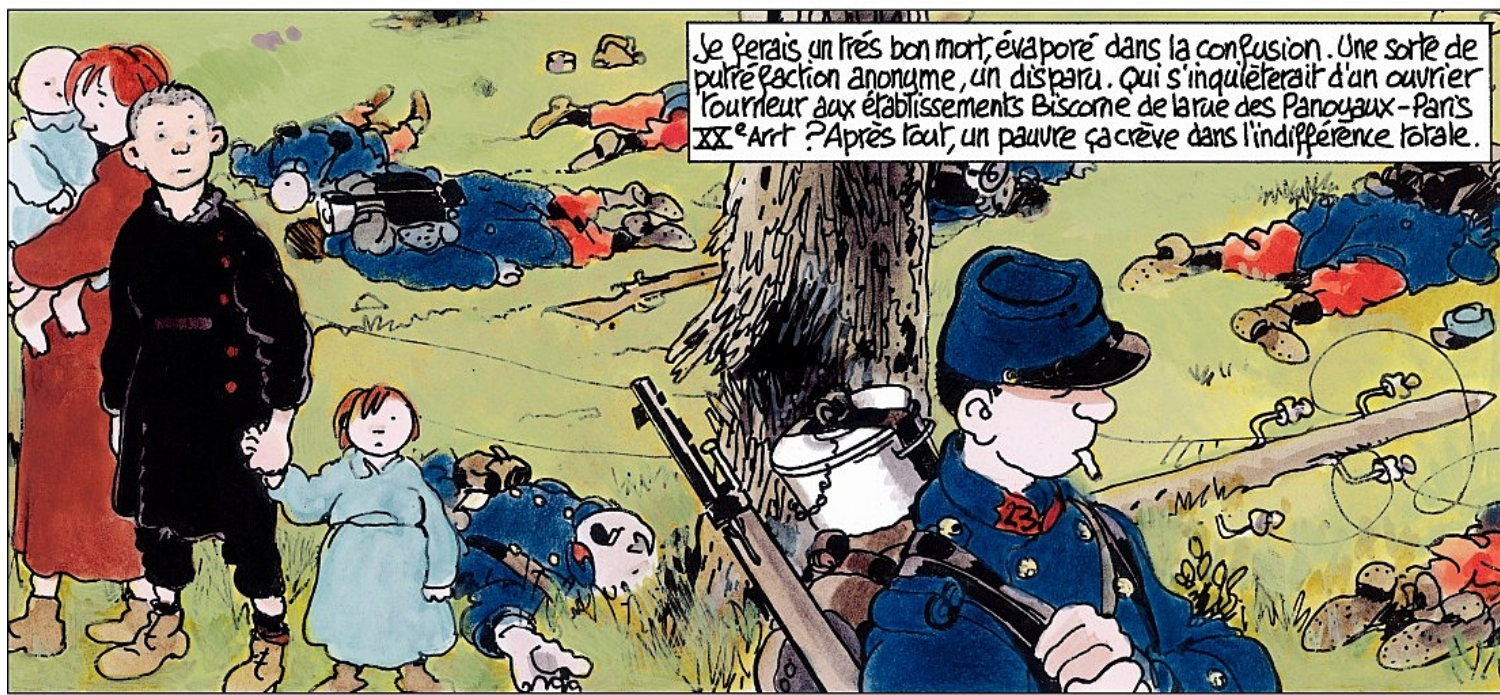
Même sans boussole et sans carte d'état-major, on s'est rendu compte, au bout d'un moment, qu'on n'allait plus dans la bonne direction. "C'est 70 qui recommence", disaient les anciens. C'était la retraite !

Moi je me sentais bien seul. J'avais eu tort de m'éloigner de la meute, mais c'était dans mon caractère. Je n'avais pas le sens du sacrifice collectif librement consenti.



C'était bien embêtant de devoir évoluer à découvert. Une balle tirée de la queue d'un méchant Mauser manipulée par un sale petit con d'Alboche zélé, pouvait vous coucher définitivement dans les foins et faire de vous, encore tremblant de frouille une seconde plus tôt, un mort bien inutile.

Je n'avais pas le sens des imprudences qui finissent mal, et dans cet abattoir ensoleillé, l'idée de rentrer à la maison commençait à me froter dans le chou.



Je ferais un très bon mort, évaporé dans la confusion. Une sorte de putréfaction anonyme, un disparu. Qui s'inquiéterait d'un ouvrier fourreur aux établissements Biscome de la rue des Panoux - Paris XX<sup>e</sup> Arr<sup>t</sup> ? Après tout, un pauvre ça crève dans l'indifférence totale.



la journée avait été chaude et meurtrière. On aurait pu en rester là, mais il a fallu qu'on nous signale la présence de soldats prussiens dans un bosquet en contrebas de notre prés à vaches.



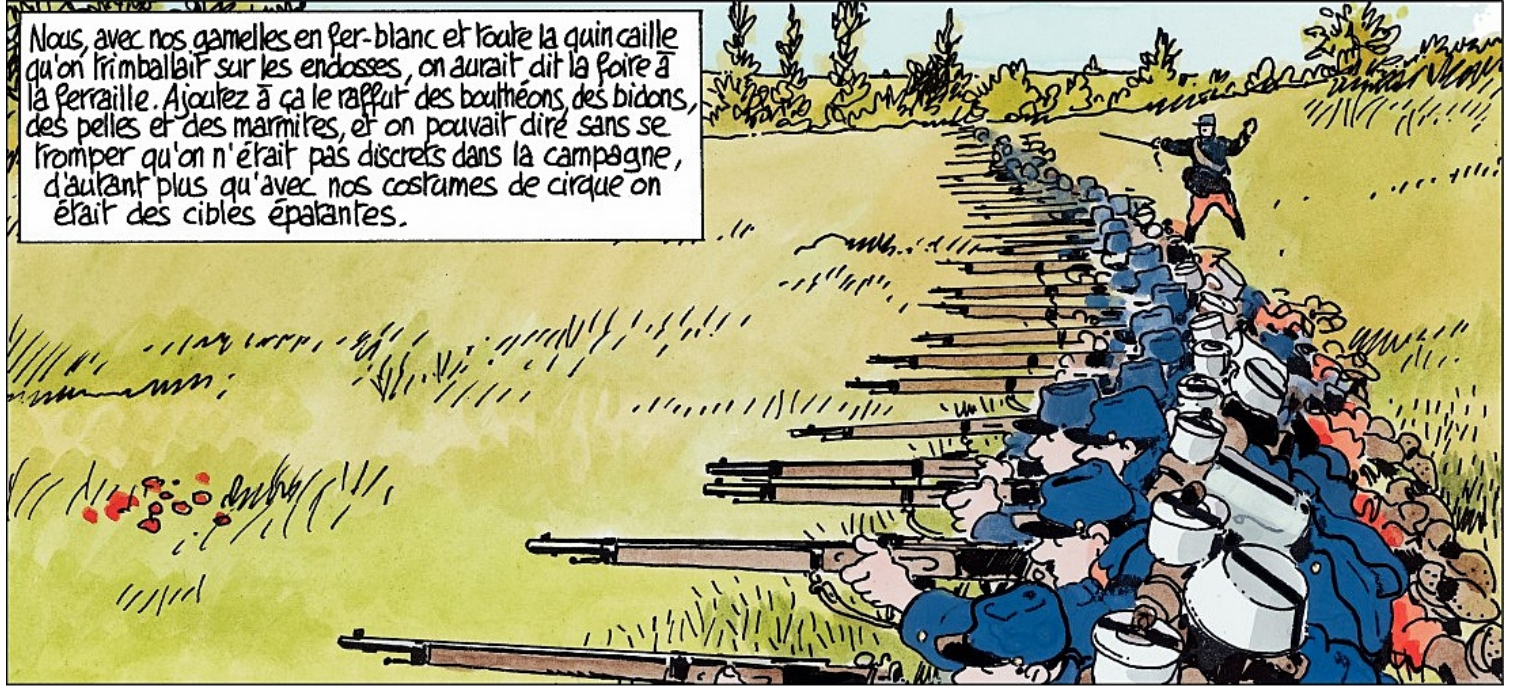
On les voyait à peine. Leur position était bien meilleure que la nôtre.



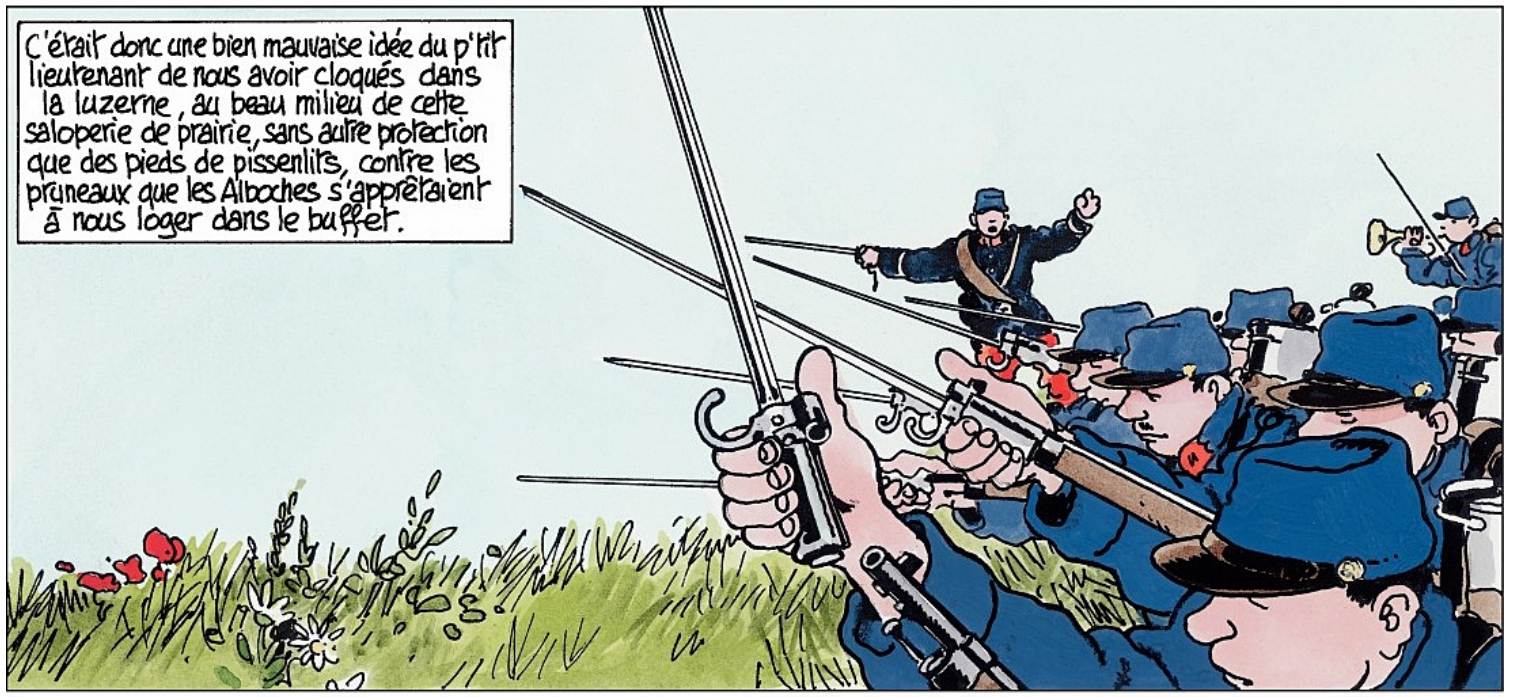
Il n'y a rien eu à faire pour arrêter ce qui était à l'œuvre. Il aurait fallu dire: "Ça va mal finir!" Mais il n'y a pas eu la possibilité de causer. C'était trop tard. C'était trop demander: nous n'avions plus les moyens de la réflexion.



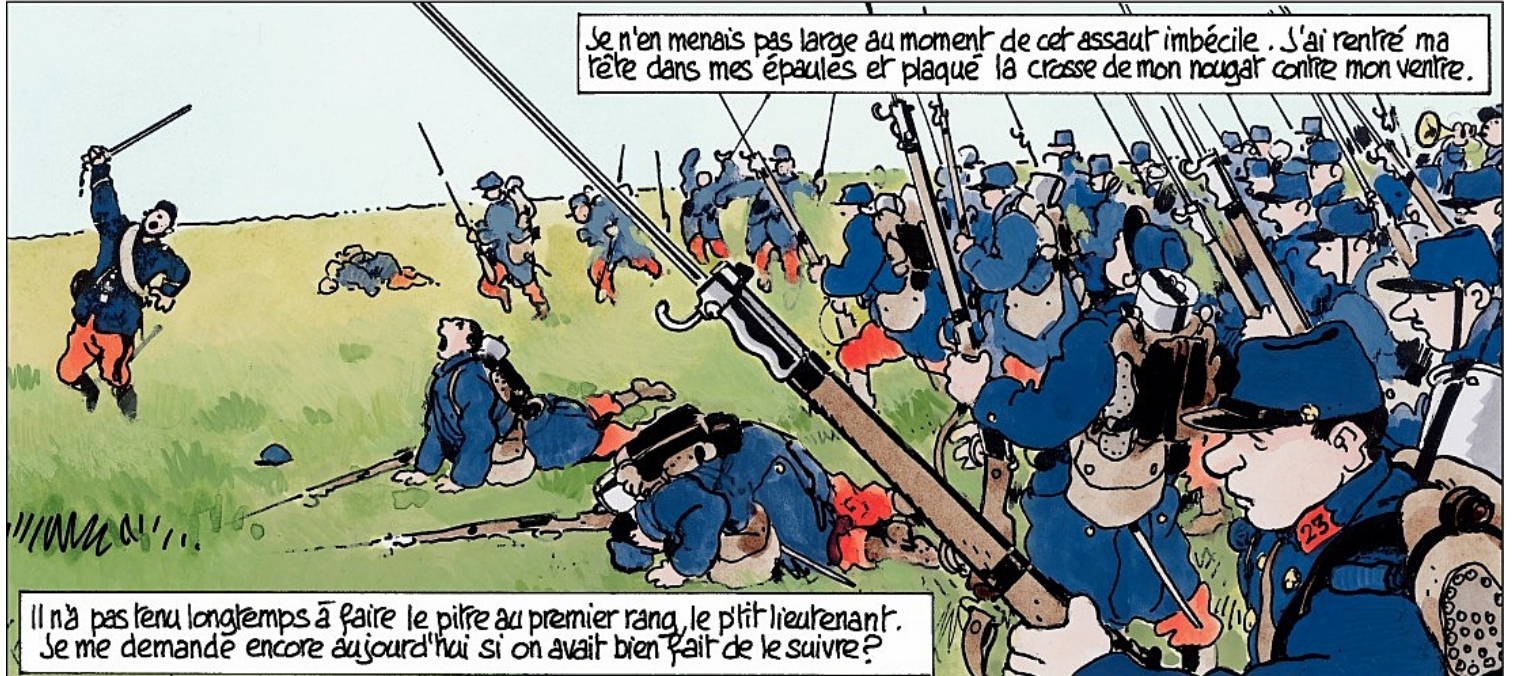
Nous, avec nos gamelles en fer-blanc et toute la quincaillerie qu'on trimballait sur les endosses, on aurait dit la foire à la ferraille. Ajoutez à ça le raffut des bouttreons, des bidons, des pelles et des marmites, et on pouvait dire sans se tromper qu'on n'était pas discrets dans la campagne, d'autant plus qu'avec nos costumes de cirque on était des cibles épatantes.



C'était donc une bien mauvaise idée du p'tit lieutenant de nous avoir cloqués dans la luzerne, au beau milieu de cette saloperie de prairie, sans autre protection que des pieds de pissenlits, contre les pruneaux que les Alboches s'apprêtaient à nous loger dans le buffet.

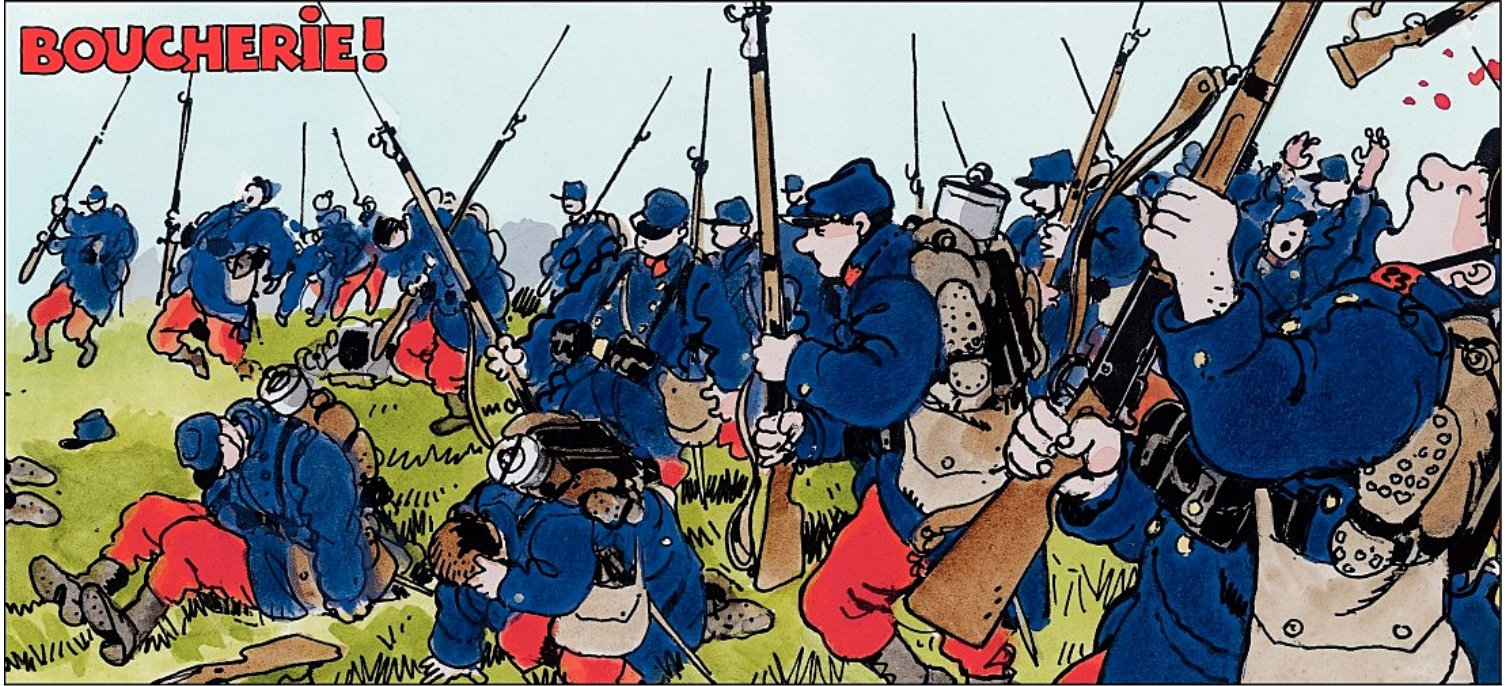


Je n'en menais pas large au moment de cet assaut imbécile. J'ai rentré ma tête dans mes épaules et plaqué la crasse de mon nougat contre mon ventre.

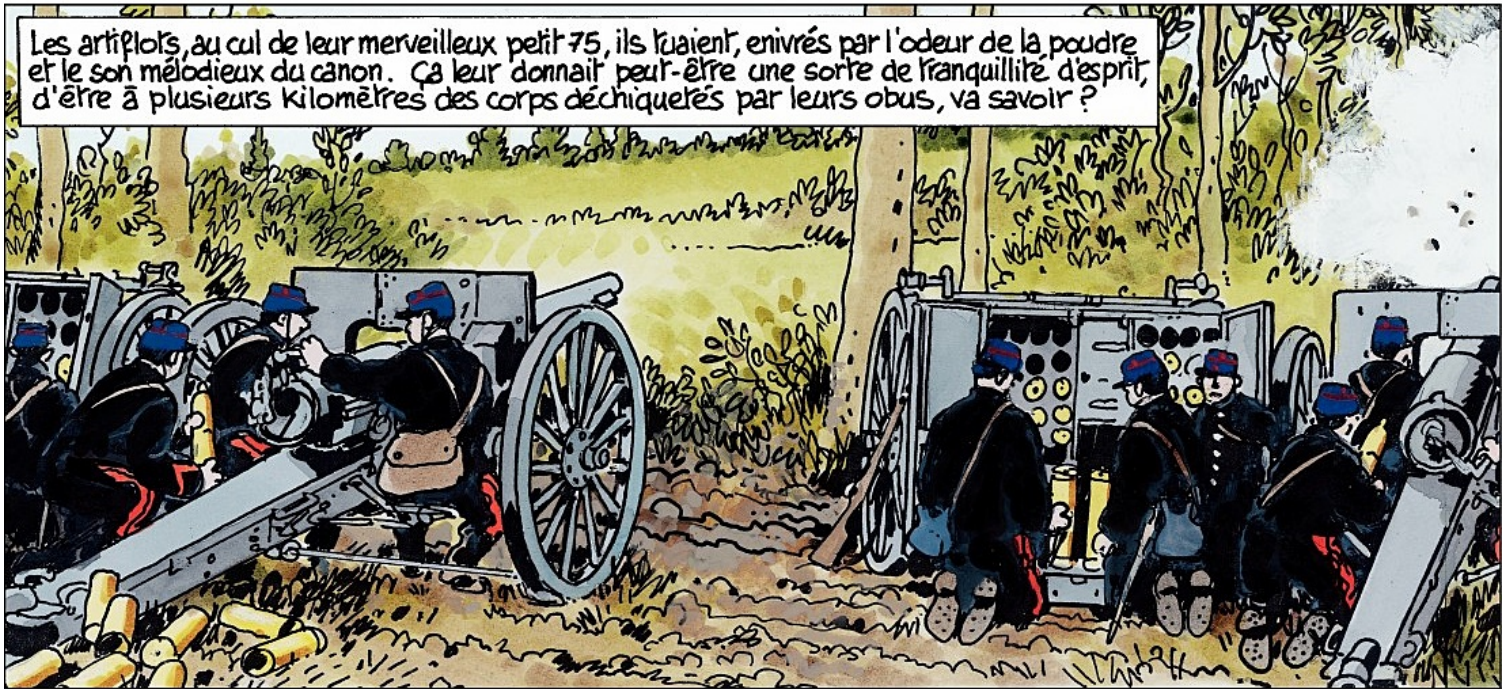


Il n'a pas tenu longtemps à faire le pitre au premier rang, le p'tit lieutenant. Je me demande encore aujourd'hui si on avait bien fait de le suivre?

# BOUCHERIE!



Les artilleurs, au cul de leur merveilleux petit 75, ils tuaient, enivrés par l'odeur de la poudre et le son mélodieux du canon. Ça leur donnait peut-être une sorte de tranquillité d'esprit, d'être à plusieurs kilomètres des corps déchiquetés par leurs obus, va savoir ?



Le calme était revenu ... Seulement les cris de souffrance des agonisants. Pendant l'assaut, sous une pluie d'obus, je m'étais laissé distancer pour mieux faire le mort dans les bois. J'avais encore la tremblote lorsque j'ai constaté qu'un Prasco piquait un roupillon contre mon épaule.



Avait-il manœuvré comme moi ? Avait-il voulu sauver sa peau avant tout, se foutant pas mal de l'issue de cette raerie qui ne le concernait pas ? Cette possibilité me le rendait un peu sympathique, mais je n'étais sûr de rien.

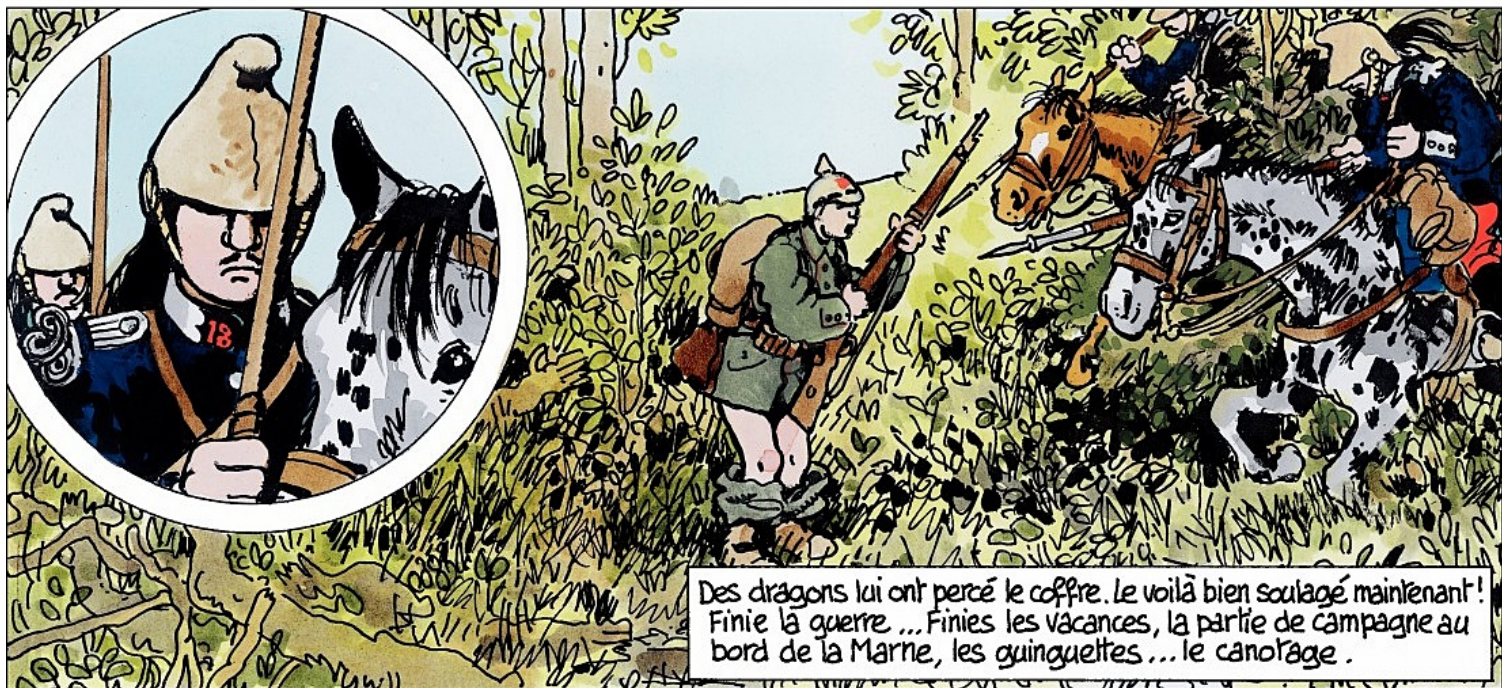
Et puis voilà qu'un casque à pointe a déboulé sans nous voir. J'ai pas attendu bien longtemps pour comprendre pourquoi il était venu rôder par ici, à l'écart des autres.



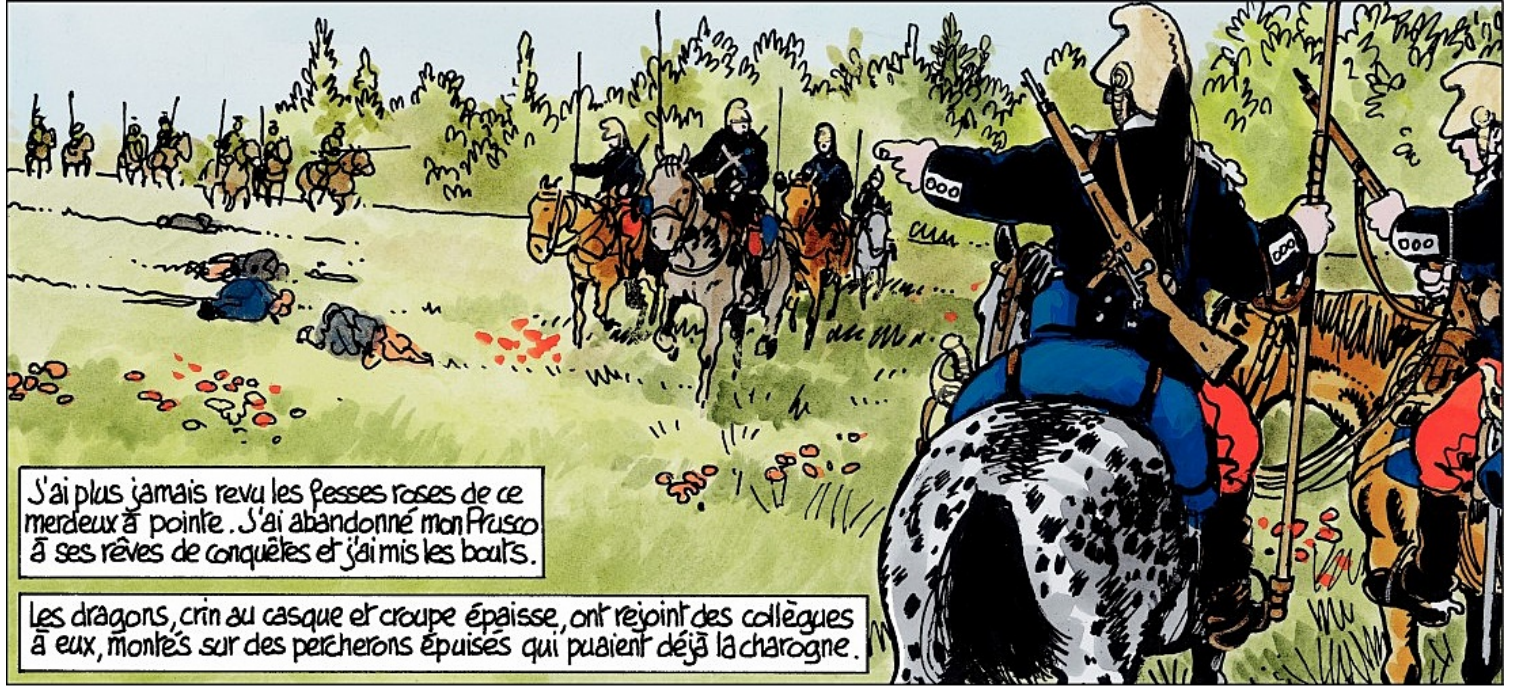
Il était venu faire son caca sur le sol sacré de la France, fille aînée de l'Eglise!



Je ne sais pas s'il a réussi à se vider complètement de sa trouille ? Ce qui est sûr, c'est qu'il n'a pas eu le temps de se torcher, ce grand sale!

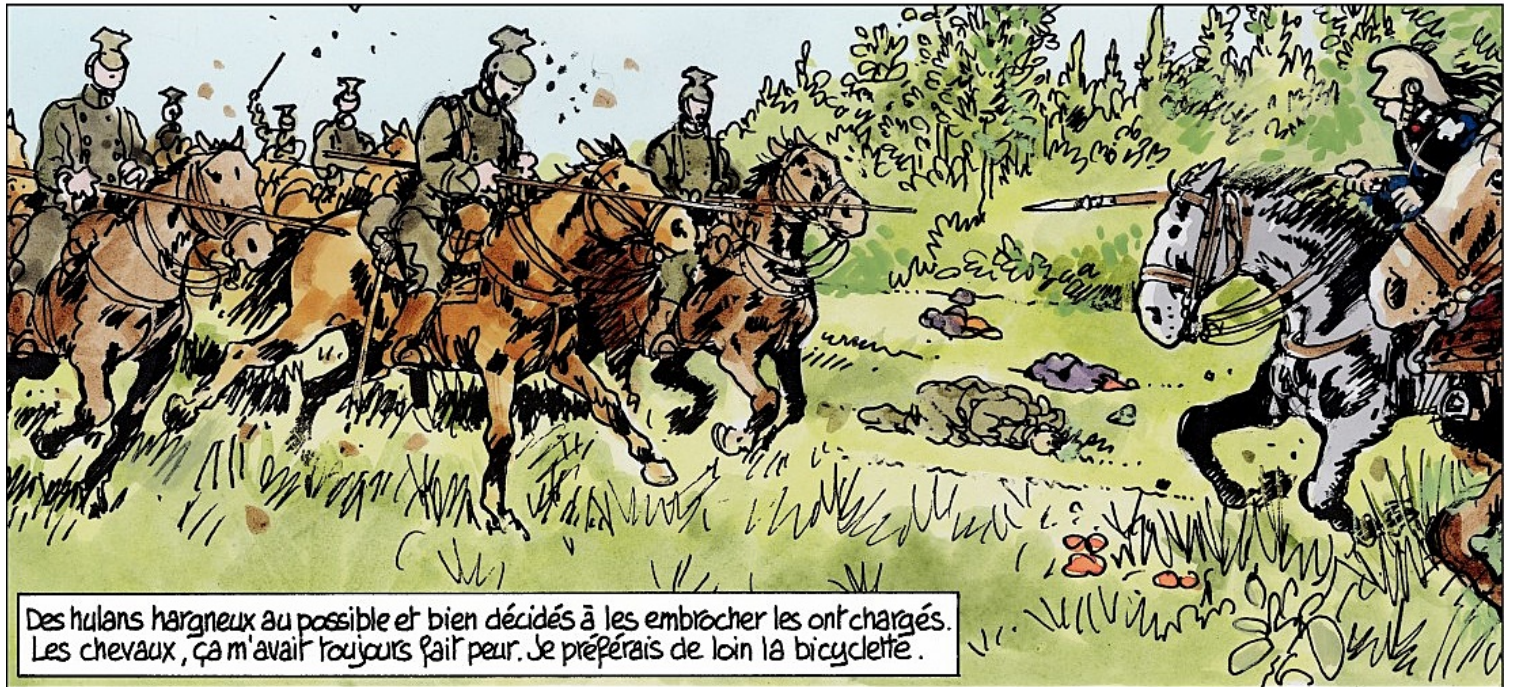


Des dragons lui ont percé le coffre. Le voilà bien soulagé maintenant ! Finie la guerre ... Finies les vacances, la partie de campagne au bord de la Marne, les quinguettes ... le canotage .

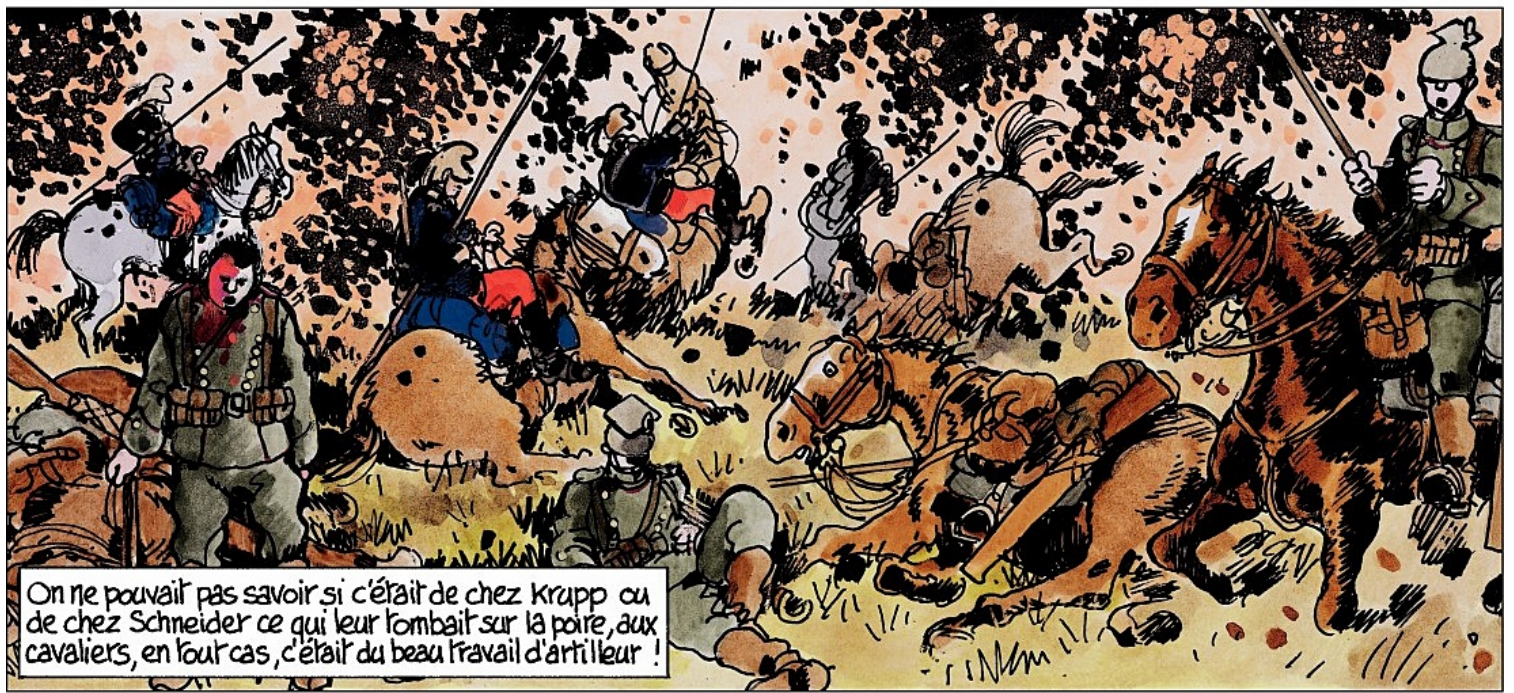


S'ai plus jamais revu les fesses roses de ce merdeux à pointe. J'ai abandonné mon Prusko à ses rêves de conquêtes et j'ai mis les bouts.

Les dragons, crin au casque et croupe épaisse, ont rejoint des collègues à eux, montés sur des perchérons épuisés qui pouaient déjà la charogne.



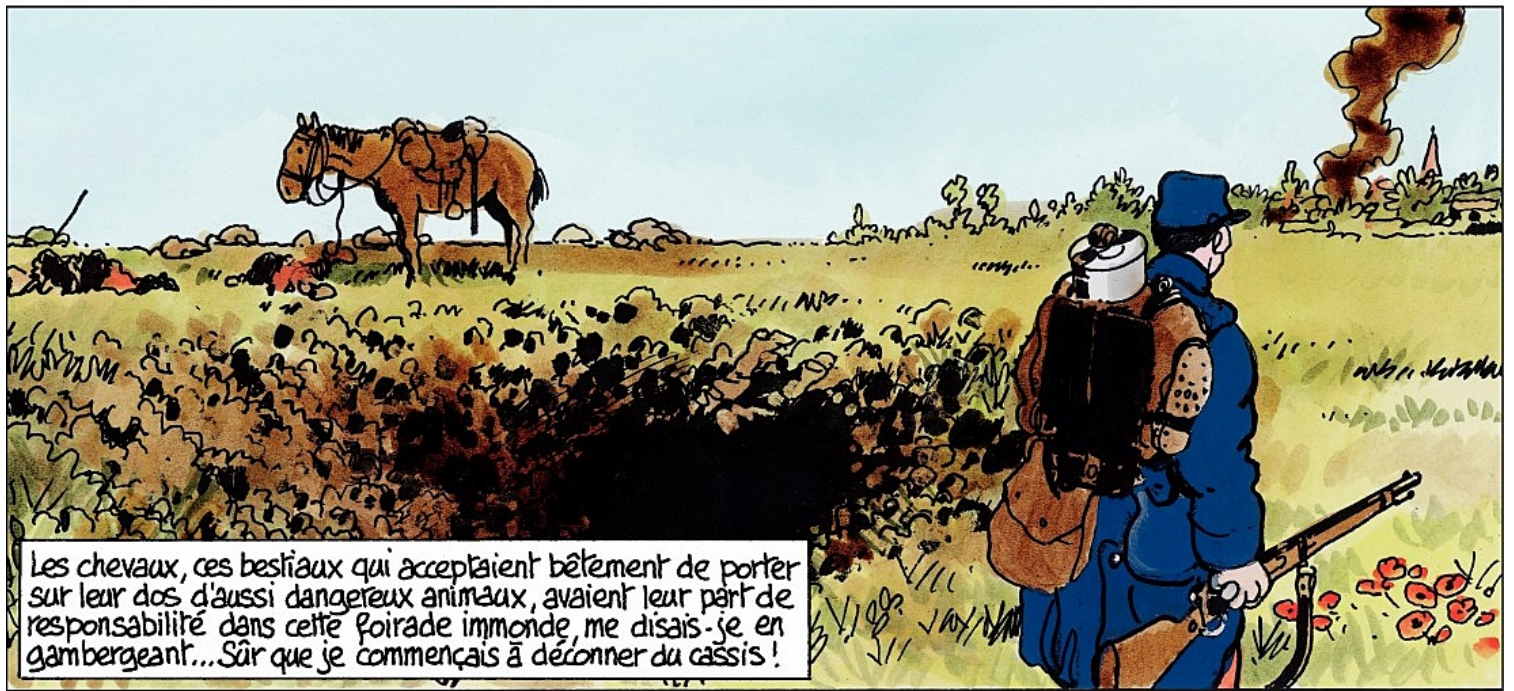
Des hulans hargneux au possible et bien décidés à les embrocher les ont chargés. Les chevaux, ça m'avait toujours fait peur. Je préférerais de loin la bicyclette.



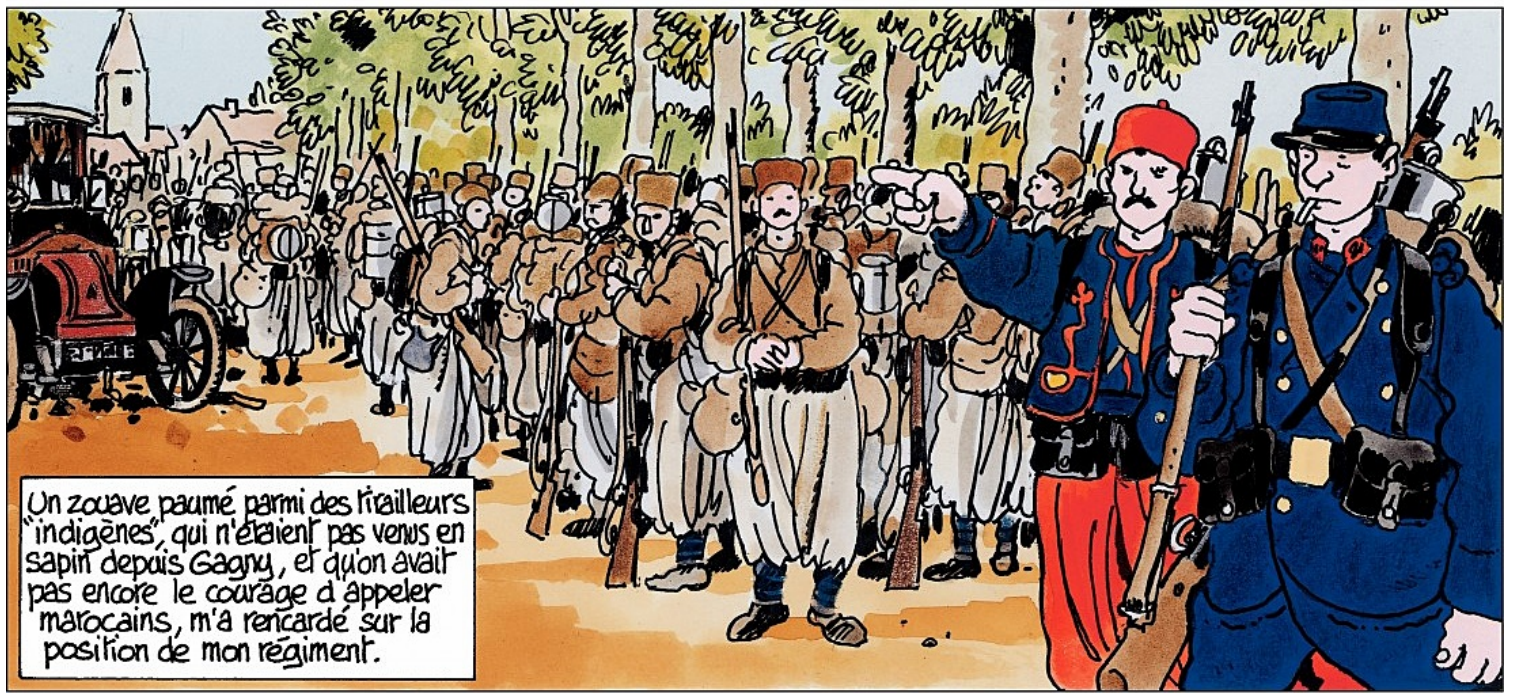
On ne pouvait pas savoir si c'était de chez Krupp ou de chez Schneider ce qui leur tombait sur la poire, aux cavaliers, en tout cas, c'était du beau travail d'artilleur !



Coupé net l'élan magnifique ! Des montures et des hommes, très peu sont rentrés contents de leur journée à la campagne.



Les chevaux, ces bestiaux qui acceptaient bêtement de porter sur leur dos d'aussi dangereux animaux, avaient leur part de responsabilité dans cette foirade immonde, me disais-je en gambergeant... Sûr que je commençais à déconner du cassis !



Un zouave paumé parmi des tirailleurs indigènes, qui n'étaient pas venus en sapin depuis Gagny, et qu'on avait pas encore le courage d'appeler marocains, m'a rencardé sur la position de mon régiment.

Ni vu ni connu, j'ai rejoint le troupeau. Les Allemands reculaient, paraît-il. Il fallait donc leur coller au train sans perdre de temps.



Sur le terrain, il y avait des amateurs, comme nous autres et des professionnels comme les "Britiches" qui se foutaient carrément de notre équipement à l'ancienne et de nos grimpants écarlates. Faut dire qu'on avait le bada avec nos tenues de fête foraine, l'écards à souhait, mais absolument parfaites pour le tir aux pigeons.

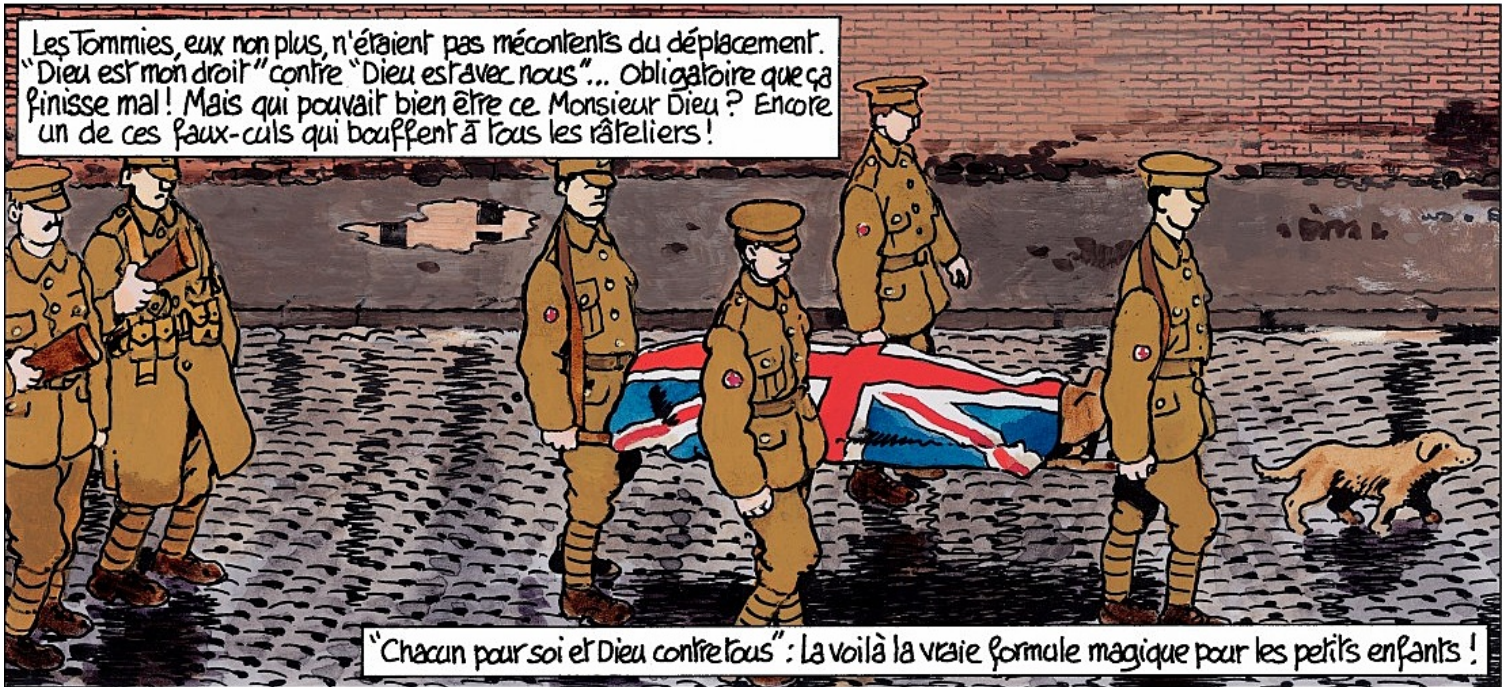


Les Belges patrouillaient. Ils avaient ouvert les vannes pour inonder les envahisseurs, et c'est les pieds dans l'eau que les "jass" et leur roi s'accrochaient à un dernier minuscule lambeau de ferre, pendant que les Alboches paradaient au pas de l'oie sur la Grand-Place à Bruxelles.

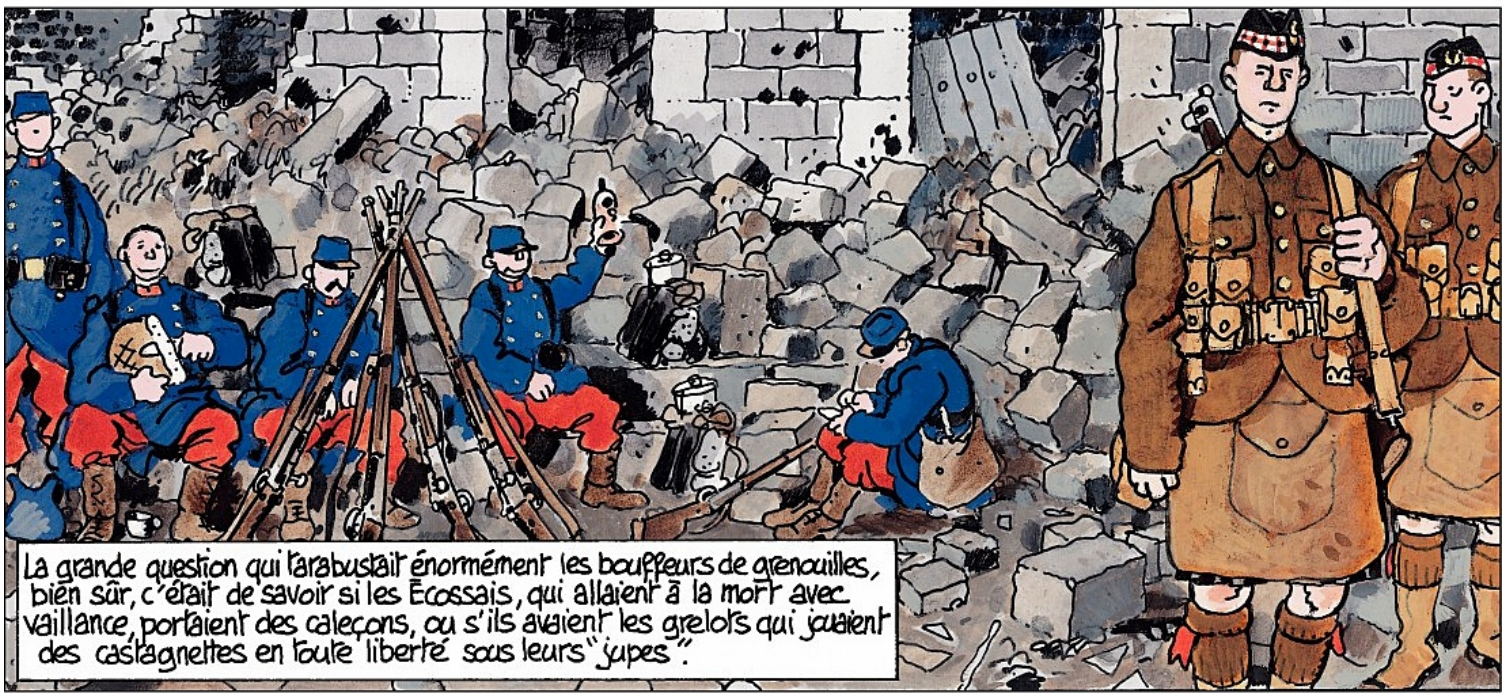
L'automne est arrivé. Les canons se sont un peu calmés faute de munitions de part et d'autre, une occasion manquée pour tout arrêter. On a édifié des bûchers et pendant que les morts non identifiés partaient en fumée, on a commencé à prendre position. Les Allemands s'étaient repliés pour mieux se retrancher, avec l'intention, n'en doutons pas de revenir nous apprendre à préparer la choucroute.



Les Tommies, eux non plus, n'étaient pas mécontents du déplacement. "Dieu est mon droit" contre "Dieu est avec nous"... Obligatoire que ça finisse mal! Mais qui pouvait bien être ce Monsieur Dieu? Encore un de ces faux-culs qui bouffent à tous les râteliers!

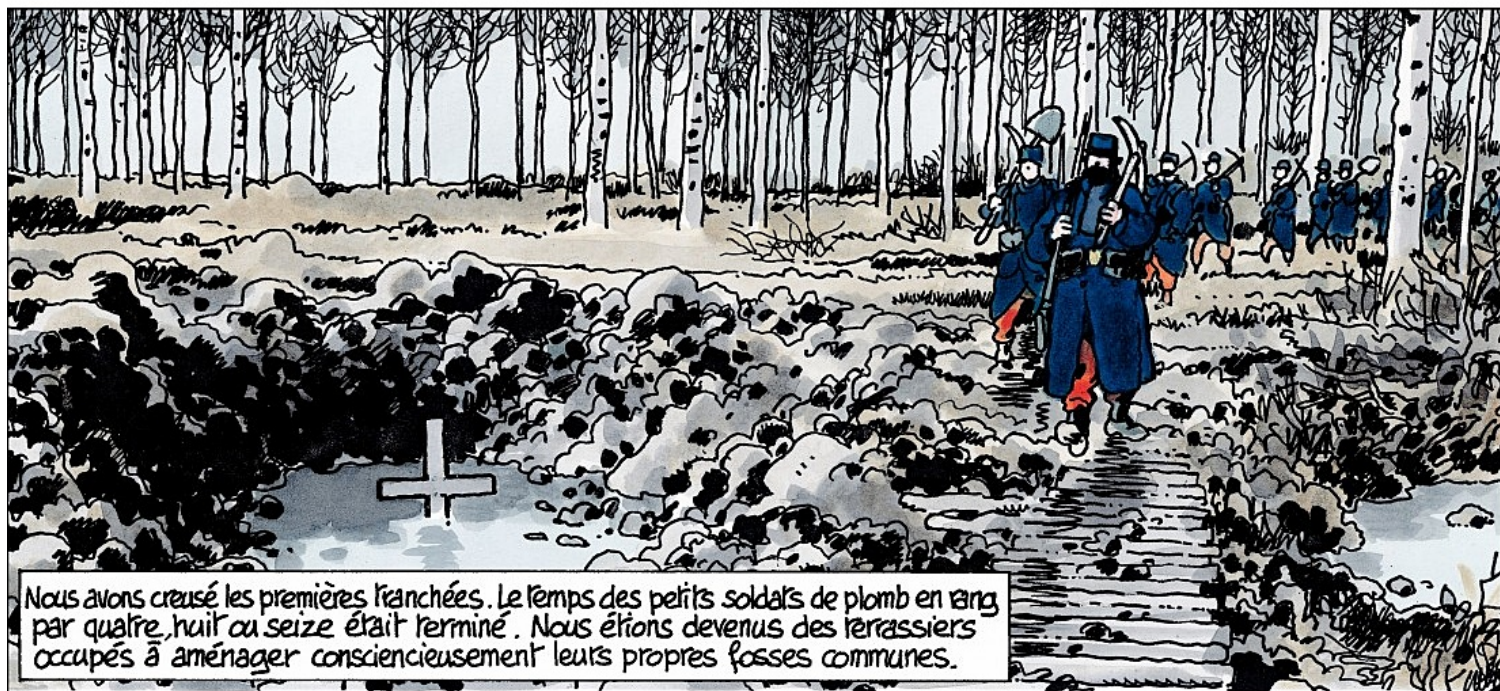
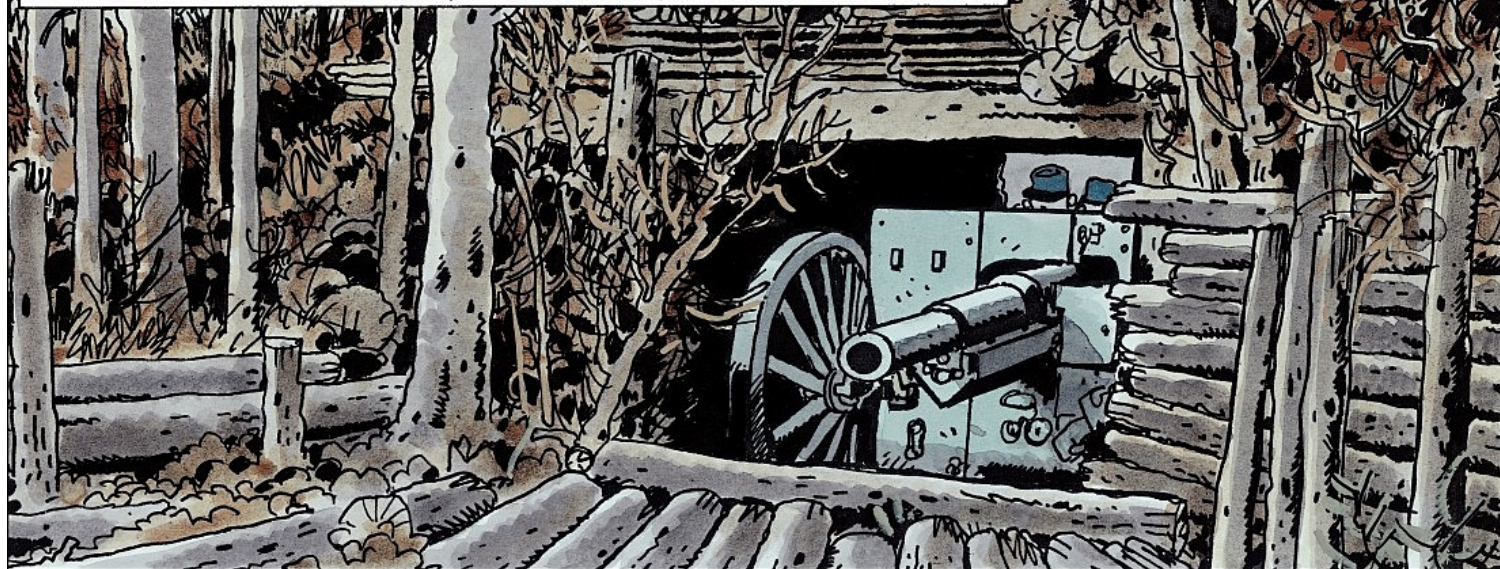


"Chacun pour soi et Dieu contre tous": La voilà la vraie formule magique pour les petits enfants!



La grande question qui l'arabustait énormément les bouffeurs de grenouilles, bien sûr, c'était de savoir si les Écossais, qui allaient à la mort avec vaillance, portaient des caleçons, ou s'ils avaient les grelots qui jouaient des castagnettes en toute liberté sous leurs "jupes".

Je venais de participer à la bataille de la Marne. Je n'avais rien compris aux astucieuses stratégies, il faut dire qu'on ne m'avait rien expliqué. Je ne savais donc pas que je venais de rentrer victorieusement, et les deux pieds dans la merde, dans l'histoire de France!



Nous avons creusé les premières tranchées. Le temps des petits soldats de plomb en rang par quatre, huit ou seize était terminé. Nous étions devenus des terrassiers occupés à aménager consciencieusement leurs propres fosses communes.

Du fond de nos tombes, on a compris qu'on était là pour un long moment. Les Alboches n'étaient pas décidés à rentrer chez eux et on était encore assez loin de Berlin. Pour Noël, la trêve a tourné en fraternisation, surtout entre les Anglais et les Allemands. Ça parlait d'un bon sentiment. Quelques heures à s'échanger des clopes et des bonbons, avant de retourner chacun dans son trou pour recommencer à s'entretuer.



Moi, tout ce que je comprenais, c'est qu'on s'installait dans la guerre.



# 1914



**N**ous sommes le **28 juin 1914**. Un soleil radieux brille sur Paris et, à l'hippodrome de Longchamp, le président de la République, Raymond Poincaré, assiste aux courses de l'après-midi. C'est là qu'un fonctionnaire du Quai d'Orsay vient lui annoncer discrètement que l'archiduc François-Ferdinand, héritier de l'Empire austro-hongrois, vient d'être assassiné, ainsi que sa femme, dans la petite ville bosniaque de Sarajevo. Personne n'imagine alors que ce simple fait divers va conduire, presque unanimement, les plus grands peuples d'Occident à se laisser submerger par les mirages d'une aventure guerrière.

Bien sûr, ces officiers depuis des années se préparent pour la grande confrontation. Mais la lourde responsabilité de pouvoir déclarer la guerre ne leur appartient pas. Donc, en 1914, cette Europe, sorte de phare de la civilisation, à qui personne ne contestait son rayonnement universel, n'avait apparemment rien à craindre... que d'elle-même. En France, les élections législatives viennent d'être gagnées par le Bloc des gauches. La campagne a été fortement dominée par la très contestée récente loi prolongeant à 3 ans le service militaire, mais aussi par le projet d'instauration d'un impôt sur les revenus, et la défense de la laïcité. Pourtant, dès le 19 juin cette nouvelle Chambre a voté un emprunt

faits, les crises ont toujours trouvé une solution diplomatique. Il est vrai que depuis trente ans, une course aux armements et aux effectifs, comme une sorte de jeu subtil mais dangereux, pousse la France et l'Allemagne à se doter de moyens militaires au moins équivalents à ceux du possible adversaire. Il est vrai que le développement très rapide d'une puissante marine de guerre allemande inquiète, irrite et agresse la Grande-Bretagne qui se veut maîtresse des mers et ne peut accepter d'être concurrencée. Il est vrai qu'aux confins de l'Europe orientale, les pays balkaniques viennent de connaître deux guerres avec, comme conséquence importante, le retrait de



Il est également vrai que, depuis une dizaine d'années, des millions d'Européens se sont ralliés aux thèses pacifistes de la puissante Internationale ouvrière et font confiance au socialisme pour préserver la paix. En France Jean Jaurès, un député socialiste, véritable "voix du peuple", est un incontournable guide de cette Internationale. Et même si l'homme reconnaît les nécessités et les obligations de la défense du pays pour préserver l'indépendance nationale, il porte haut les espoirs du prolétariat et de la CGT. Faire la guerre à la guerre par la grève générale et pourquoi pas l'insurrection, voilà pour la classe ouvrière, qu'elle soit allemande ou française, le remède miracle censé maintenant s'opposer aux bourgeois, aux marchands de canons et à tous les "va-t-en guerre".



de 800 millions de francs destiné à l'armement. De l'autre côté du Rhin, une escadre anglaise vient de rendre une visite d'amitié à la marine allemande dans le grand port militaire de Kiel. Il faut savoir que les trois souverains d'Angleterre, d'Allemagne et de Russie sont apparentés. Ils descendent de la défunte reine Victoria. Nicolas II de Russie et George V d'Angleterre sont cousins germains et cousins de l'empereur d'Allemagne Guillaume II. Reste que cette Europe de 1914 est radicalement partagée en deux groupes distincts et antagonistes. D'un côté, la Triple Alliance formée par l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie; de l'autre, une Triple Entente réunissant la France, la Russie et l'Angleterre. Bien entendu, cette situation excitée des rivalités, révèle des intérêts différents, attise des concurrences commerciales, encourage des orgueils nationaux, stigmatise des appétits colonialistes. Cela a quelquefois provoqué des tensions, et même encouragé des rumeurs guerrières, mais dans les

l'occupant turc de ses anciennes conquêtes. Si les diplomates européennes ont activement participé aux deux traités établissant les nouvelles frontières de cette région, elles n'ont pu éviter que la Bulgarie ne se retrouve l'autre grande perdante, ses prétentions territoriales ayant été écartées au profit de la Grèce.



Qui peut concevoir, en apprenant cette nouvelle, que la flamboyante civilisation européenne va demain ployer sous le poids des antagonismes nationaux, et se coucher devant les mécanismes implacables des alliances militaires? Qui peut déjà pressentir l'arrivée des furieuses pulsions bellicistes, et les folles journées à venir, gonflées progressivement par des opinions publiques exacerbées? Qui oserait se méfier des diplomates? N'ont-ils pas assez de bon sens pour convaincre les chefs d'État d'ignorer les pressions de tous leurs généraux, aveuglés par leurs plans?

**A BIENTOT!**  
 Force nous est de prendre pendant quelque temps congé de nos Lecteurs et Abonnés.  
**GIL BLAS**  
 on le sait, est un journal jeune, et toute la jeunesse, à partir d'aujourd'hui, n'a qu'un seul devoir à remplir. Aussi bien, nous serions fort embarrassés de faire paraître régulièrement notre journal: notre Directeur est sous les drapeaux et tous nos Collaborateurs de la Rédaction, de l'Administration et de l'Imprimerie ont rejoint ou vont rejoindre leur corps.  
 Lorsque les événements le permettront,  
**GIL BLAS**  
 reprendra sa figure la plus joyeuse.  
**A BIENTOT!**

Il n'y a donc pas de raisons de s'inquiéter. Et les chaudes journées de juillet se suivent. À Vienne, les funérailles discrètes du couple princier sont terminées et les coupables sont sous les verrous. En Allemagne, le Kaiser déclare haut et fort sa fidélité inconditionnelle au vieil empereur François-Joseph, qui va fêter ses 84 ans, puis repart en croisière.

Rien ne laisse donc vraiment prévoir une aggravation des relations entre l'Empire austro-hongrois et le petit royaume de Serbie. Le fracas de l'attentat n'est déjà plus qu'un bruissement lointain. Mais dans l'ombre quelques-uns se plaisent à mettre en jeu le destin de millions d'hommes.

EDITION SPECIALE A 3 CENTIMES

# La Guerre Sociale

PARAISANT LE MERCREDI

REDACTEUR EN CHEF GUSTAVE HERVE

## Défense Nationale d'abord!

**ILS ONT ASSASSINÉ JAURÈS**  
**Nous n'assassinerons pas la France**  
**Vive Jaurès!**

Haut les Coeurs! LA PATRIE EN DANGER



Brutalement, le 23 juillet, l'Autriche adresse un ultimatum humiliant à la Serbie. Les diplomates européennes tentent alors de réagir, mais les clous bellistes sont déjà trop profondément enfoncés dans le bois de la croix sur lequel va se crucifier le monde. Le 25, le tsar de Russie, qui vient de recevoir en visite officielle le Président français Poincaré, fait savoir qu'il soutient la Serbie. Et le 28 juillet, l'Autriche, qui se sait soutenue par le Kaiser Guillaume II, en déclarant la guerre à la Serbie

héritaire. Et ce, suivant des plans (très secrets) savamment préparés depuis des dizaines d'années par des généraux sûrs de leur génie et fiers de leurs manœuvres.

Dans le même temps, à Paris, comme enivrée par l'état de guerre, une foule exaltée s'en prend aux établissements soit-disant allemands. Des cafés et des boutiques sont saccagés simplement à cause de leurs enseignes à consonance germanique. Il en est ainsi des nombreux magasins et particulièrement ceux de la chaîne "Maggy", pourtant d'origine suisse.

A l'époque cette maison était d'ailleurs réputée pour la qualité de ses produits naturels, son lait non frelaté et ses efforts faits vers

le monde ouvrier pour lui proposer une nourriture saine et bon marché. Une autre marque excite la furie populaire, c'est le "bouillon Kub". Une raison à cela. Depuis quelques mois, une campagne de presse orchestrée par l'extrême droite et son chantre Léon Daudet distille insidieusement que "Maggy" et "Kub" servent d'officines à l'espionnage allemand, et que les milliers de panneaux-réclames du bouillon Kub indiquent des objectifs à l'attention des troupes d'invasion. Cela devient tellement sérieux que le 4 août, le ministère de l'Intérieur demande l'arrachage des plaques publicitaires posées à proximité des zones militaires et de celles installées le long des voies ferrées. Ces voies ferrées où des milliers de trains se suivent presque à touche-touche avec leur charge de jeunesse. Sans accroc ou presque, comme une mécanique bien huilée, ils emportent vers les frontières l'avenir de la nation. Et dans les moiteurs et les relents des wagons à bestiaux certains ont encore la force de fredonner : "La victoire en chantant nous ouvre la barrière, La liberté guide nos pas, Et du Nord au Midi la trompette guerrière, A sonné l'heure des combats".

Pour la France, le règlement est résolument offensif. L'infanterie est la reine des batailles, la baïonnette son flambeau et le canon de 75 son métronome. Comment expliquer ce mépris du "feu qui tue", celui de la mitrailleuse et de l'artillerie lourde ?

Revancharde, Joffre attaque en Alsace et guette l'Allemand en Lorraine, mais le Teuton passe par la Belgique. Cette violation de la neutralité du territoire belge entraîne, et c'est une surprise pour l'Allemagne, l'intervention britannique alors même que les offensives de Joffre en Alsace et en Lorraine s'éteignent comme feux de paille. Dès le 25 août, bousculé

sur l'ensemble de ses armées, Joffre doit ordonner la retraite générale. C'est la faillite de toutes ses prévisions; mais surtout, pour l'armée française, les pertes deviennent



terrifiantes: jusqu'à 25 000 morts certains jours.

Pendant ce temps, la presse parisienne annonce en première page que les cosaques sont à cinq étapes de Berlin, mais ne peut cacher le lendemain, à des lecteurs stupéfaits, que l'ennemi est aux portes de Paris.

Le 2 septembre, afin de donner une impulsion nouvelle à la défense nationale, le gouvernement se replie à Bordeaux et confie à un général à la retraite, Gallieni, le mandat de défendre la capitale. C'est un homme pour qui Joffre n'a pas beaucoup d'estime. Il n'aura de cesse de lui faire comprendre qui est le patron.

Mais, à moins de 25 kilomètres de Paris, les armées allemandes commettent une manœuvre imprudente. Convaincus que les unités françaises sont défaites et que les restes du corps expéditionnaire



ouvre le grand bal. La valse des mobilisations peut commencer. Sonnez tocsins, roulez tambours, pour tous, c'est parti... mais avec la croyance tenace que cela ne durera que l'été.

À partir du 30 juillet, avec enthousiasme pour certains, malédiction pour d'autres et discipline pour la plupart, plus de 10 millions d'hommes sont appelés à rejoindre les casernes. En France, malgré l'assassinat de Jaurès, c'est "l'Union sacrée" face à l'envahisseur. C'en est bien fini des illusions de l'Internationale ouvrière et du mirage de ses actions pacifistes.

Le 2 août, à l'heure des moissons et à la veille de vendanges prometteuses, ouvriers, patrons, paysans, bourgeois, commerçants, tous réunis par la loi, commencent à troquer leurs habits civils pour l'uniforme, avant que d'être conviés à se jeter sur l'ennemi





anglais ne cherchent qu'à rejoindre la côte pour réembarquer, les généraux allemands veulent accélérer le mouvement qui doit leur permettre d'anéantir en rase campagne les forces alliées. Contrairement au plan initial, plutôt que d'encercler Paris, ils décident de longer la capitale par le nord.

Ce changement de direction, rapidement perçu comme une chance inespérée par Gallieni, va l'inciter à attaquer ce flanc fragile.

Non sans difficulté il pousse Joffre à saisir cette chance, et ce sera la bataille de la Marne.

Le 6 septembre, de Verdun à l'Oise, 800 000 Français et 60 000 Anglais font brutalement face à 800 000 Allemands. Les combats sont violents, incertains, mais toujours meurtriers.

Devant Meaux, un officier meurt, debout face à la mitraille, comme il l'a rêvé et surtout écrit :

*"Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle, pourvu que ce fut dans une juste guerre."*

Il s'appelle Charles Péguy. À quelques kilomètres de là, cinq soldats, pas plus mauvais que les autres mais qui refluaient affaiblis, chiasseux, les boyaux tordus à cause des fruits pas assez mûrs glanés le long des routes, sont brutalement abattus à coups de revolver par un général : exécutés "pour l'exemple".

Pourtant ces dizaines de milliers d'hommes, qui retraitent depuis presque deux semaines, sans ravitaillement régulier, sous une chaleur étouffante, suant sous le poids d'un équipement "mal foutu" de près de 25 kilos et d'un uniforme trop chaud pour la saison, se redressent et repartent de l'avant.

Et beaucoup vont encore tomber à l'ombre des épis mûrs.

Autre initiative de Gallieni : quelque 2000 fantassins, embarqués à bord de plusieurs centaines de taxis réquisitionnés, rejoignent le champ de bataille aux abords de Nanteuil-le-Haudouin.

Ces renforts ne sont qu'une goutte d'eau dans cette immense confrontation, mais ils volent la victoire

Chaque journal mentionne la vaillance de l'armée professionnelle britannique, vante l'incroyable résistance de la désuète armée belge, met en valeur son courageux peuple et encense son roi. Mais doit aussi informer que sur le front de l'Est, les deux armées russes qui avaient pénétré en Prusse-Orientale viennent d'être anéanties à Tannenberg et sur les bords des lacs mazures, par Hindenburg, un vieux général allemand précipitamment sorti de sa retraite.

La presse mentionne également des difficultés amenées par l'arrivée massive des dizaines de milliers de réfugiés qui ont fui devant l'envahisseur. Mais surtout la population est informée de toutes les exactions commises par les armées allemandes. C'est un déchainement de détails sur les pillages, les rançons, les viols, les crimes, les otages, les destructions de monuments et d'églises. On peut tout savoir sur les blessés achevés, les enfants fusillés, les



Et les combats se poursuivent. Les femmes, les enfants et les vieillards ont maintenant la lourde charge de continuer à faire fonctionner l'économie. Il faut nourrir les armées, échanger les effets déchirés et usés, remplacer les fusils perdus, et fournir aux canons de quoi rugir.

La pièce de 75, ce magnifique "bijou" français, mais qui a une



au brillant général allemand Von Kluck, lui qui espérait tant frapper un coup décisif. Ainsi, sorte de légende moderne, l'épopée des taxis fait son entrée dans l'histoire. Mais la guerre continue. Les Allemands après un bref recul se ressaisissent, et profitant du terrain, s'établissent de Verdun à l'Oise sur des positions favorables et facilement défendables.

Un réseau de tranchées continues s'ébauche. De ce fait, les deux ennemis vont essayer de se déborder graduellement en s'étripant en direction de la mer du Nord. C'en est bien fini des certitudes d'une guerre courte, des ambitieuses charges de cavalerie sabres au clair et du retour à la maison avant Noël.

À l'arrière, la population a été gavée d'informations sur la brillante victoire de la Marne et de son artisan, le général Joffre. Mais Gallieni est ignoré, la censure veille et a choisi son camp.

curés torturés par les "Huns", "les barbares", "les vandales". Mais le peuple reste sans nouvelles des siens.

Il est bien conscient qu'il y a des prisonniers, des blessés et des morts. Chaque jour, dans toutes les gares, de nouveaux convois amènent des victimes par centaines. Il faut ouvrir des hôpitaux, trouver des personnels, gérer les éprouvantes souffrances des corps mais aussi la détresse des âmes.

On s'aperçoit que beaucoup des blessés évacués et qui espéraient être sauvés, meurent de manière atroce, achevés par la gangrène gazeuse. Ils ont voyagé pendant des heures et quelquefois des jours dans les wagons "8 chevaux, 40 hommes". Couchés à même la paille souillée par le crotin des chevaux, personne n'ayant songé à nettoyer les wagons et changer les litières.



VAILLANT BELGE....MERCI!  
84



portée inférieure à celle de l'artillerie lourde allemande, réclamation n'a été prévue. De toute façon, les usines sont désertées, les ouvriers sont au front. Il faut donc dans l'urgence suppléer au manque de main-d'œuvre, d'acier, d'outillage mais aussi de poudre et d'explosifs. Et comment faire pour ceux-ci ? Le principal fournisseur de produits chimiques,

impérieux besoins réclamés par la bataille, des dizaines de milliers d'hommes sont déplacés d'est en ouest, mais sans succès notable. Et bientôt les lignes approchent de la frontière belge. L'automne est arrivé, avec déjà ses frimas hivernaux. Les soldats fortement éprouvés par les combats et les traumatisantes conditions de vie, doivent maintenant endurer le froid et la pluie. Et bien entendu, rien n'a été envisagé. Les toiles de tente sont rares, les couvertures

la basse plaine de l'Yser. Pour arrêter l'avancée allemande, les Belges ouvrent les écluses qui régularisent le flux des marées, et bientôt la région se transforme en un immense lac où se perdent les hommes, se noient les bêtes et s'embourbent les canons. Pourtant, malgré cela, les combats redoublent d'intensité. Chez l'Allemand, c'est l'arrivée massive de toute une jeunesse estudiantine qui s'est joyeusement engagée volontairement en août. Rapidement instruite elle va être tragiquement immolée au rythme des assauts répétés. Aujourd'hui encore, en Allemagne, on se souvient de ce "massacre des innocents". Du côté français, c'est l'épopée des fusiliers marins, mais que de misères pour les troupes d'Afrique du Nord et d'Afrique noire qui sont engagées dans ce secteur. Enfin, début décembre, ce sont les dernières empoignades au bord de la mer du Nord. La course à la mer se termine par une sorte de match nul. Sur presque 800 kilomètres de front, les deux blocs sont maintenant enterrés. Les troupes sont épuisées, les munitions rationnées, les pertes immenses.

Onze départements français, parmi les plus riches, commencent à vivre sous occupation allemande, et la population découvre accablée la dureté des multiples mesures imposées par les "Kommandantur". Plus grave encore, les mines de charbon et de fer, les filatures et les hauts-fourneaux, qui représentent un appréciable potentiel industriel, sont définitivement aux mains de l'économie de guerre du Reich.

La guerre va pouvoir continuer. Les fêtes de la Nativité se précèdent. Depuis Washington, le Président américain offre sa médiation tandis qu'à Rome le pape propose une grande trêve pour le Noël qui vient. Elle est très vite écartée par l'ensemble des gouvernants; elle fera toutefois son chemin jusque dans les tranchées, où particulièrement les Allemands et les Britanniques oseront de grandes fraternisations.

Mais pour nombre, tout cela ne veut plus rien dire : couchés pour toujours dans la glèbe, morts pour la "Patrie", le "Roi", "l'Empereur" et même "Dieu".

ceux qu'utilisent les poudreries nationales, est la puissante industrie allemande... La crise va prendre une telle importance qu'à la fin de 1914, Joffre en sera à compter journalièrement le nombre d'obus disponibles par canon. Et l'histoire va continuer tragiquement en 1915 : nous en reparlerons plus tard.



proviennent le plus souvent de pillages dans les habitations, et les capotes sont en lambeaux. Pour accélérer les fabrications d'effets il est fait appel au grand couturier Paul Poiret qui dessine une nouvelle capote. Plus facile à porter (elle a un col rabattu), plus rapide à fabriquer (la coupe est simplifiée), économique (elle nécessite moins de tissu et limite le nombre de boutons), elle est taillée dans un drap d'une nouvelle teinte, le bleu horizon. Mais nous sommes encore loin de l'élégance du soldat de métier britannique et de la qualité de ses équipements.

D'ailleurs les officiers britanniques sont souvent choqués, pour ne pas dire plus, par le manque de distinction mais aussi de noblesse de beaucoup de généraux français, républicains et sans blasons.

Mais la petite armée britannique continue de faire le coup de feu avec ses "frères d'armes" français et belges.

Et les jours passent. Maintenant, le communiqué journalier et officiel fait état d'empoignades dans



## Bilan de l'année 1914

### Bataille de la Marne.

Du 5 au 13 septembre.

**Du côté français : 21 000 morts,**

**122 000 blessés, 84 000 disparus.**

**Pour les Anglais : 3 000 morts,**

**30 000 blessés, 4 000 disparus.**

**Pour les Allemands : 43 000 morts,**

**173 000 blessés, 40 000 disparus.**

**350 000 Français, 250 000 Allemands,**

**20 000 Anglais, 15 000 Belges, 200 000 Russes,**

**sont morts en cinq mois, sans oublier les Serbes, les Autrichiens, les Hongrois, les Turcs et les Japonais.**







EMPIRE - LYNX